

« J'AVAIS RAISON D'Y CROIRE »

Diplômée de l'Essec, Isabelle Lambret travaille un an et demi dans une entreprise, puis s'engage dans l'humanitaire. Elle a 25 ans quand elle arrive au Kenya. A partir de Nairobi, elle doit mener des missions en Somalie. Fin 2008, elle se rend dans une petite ville de mille cinq cents habitants, proche de la frontière éthiopienne. Elle y reste dix jours. Lorsqu'elle s'apprête à partir, elle est kidnappée. Détenue isolée, elle est libérée le 11 août 2009. Après neuf mois de captivité.



Vivre en aveugle. Avoir pour seul horizon quatre murs et une porte fermée. Dans le luxe, apercevoir le soleil et la lune

entre deux barreaux d'une fenêtre ouverte, et rêver devant les étoiles. Dans les heures sombres, passer des semaines dans la pénombre, écarquiller les yeux et étouffer. Et puis il y a tous ces moments sans image: courir ventre à terre sans voir d'où vient l'attaque, garder la tête baissée pendant des heures à s'en faire mal au cou, rouler les yeux bandés et ne rien voir, ne rien savoir du pays traversé. Et puis, comme des sourires, les rares images volées, un bout d'enfant qui passe derrière le trou d'un volet, une

scène de village à travers un foulard desserré, un voisin au bonnet rouge aperçu à la dérobée...

Et puis cet avenir invisible, tout bouché.

De ce monde qui me domine je ne connais que les bruits. Les tirs de mortiers qui sifflent à me décrocher le cœur et viennent déchirer la tôle toute proche des voisins. La mélodie des sourates qui m'apaise. La vie du dehors, sous nos fenêtres, qui rit, bouge, mange, prie, chante, enterre ses morts et demeure pourtant si lointaine. Le ballet des voitures qui me rend folle d'espoir et de terreur. Les ravisseurs qui vivent leur vie de gamins, testent toutes les sonneries

de leurs portables, draguent au téléphone sous nos fenêtres, apprennent à conduire et jouent à la bagarre. La pluie qui tambourine. La voix du muezzin, comme un yaourt, qui égrène les heures qui passent sans que rien ne change. L'enfant qui passe la marche arrière, recule, défonce le réservoir d'eau et enfonce le portail. Le fracas des armes que je n'entends plus. Les voisines qui donnent de la voix au milieu des bruits de casseroles, et les hommes qui donnent du marteau comme si tout était toujours à construire ou à reconstruire. Les coqs, les chats, les chèvres, les criquets, les cafards, qui disputent à la mosquée le droit de me réveiller. Les assiettes des



ravisseurs qui se remplissent à pleines louches pendant que nos estomacs se tordent. La radio en somali qui nous nargue de ses nouvelles du monde incompréhensibles et qui me casse les oreilles. Les gamins qui désencastrent à grand-peine la voiture, la réparent, réparent le portail et reconstruisent le réservoir d'eau. Mon cœur qui s'affole aux bruits de pas, de chaînes et de portes. La voix de mes copains de l'autre côté du mur que je distingue à peine. Et puis ma voix à moi, qui parle et qui chante dans l'absurde silence de ma solitude.

Ce corps aveugle et assourdi se bat aussi contre les petites maladies, le manque d'hygiène, la chaleur, le froid, les moustiques, l'épuisement et

puis la faim, bien sûr. La faim, cette découverte bouleversante. La faim, révoltante indignité.

ÉCRIRE DANS SA TÊTE

Il faut réapprendre les gestes de la vie. Se laver des pieds à la tête avec un litre et demi d'eau sans oublier de rincer sinon ça gratte; laver son T-shirt blanc en sachant qu'il ressortira noir mais en mettant tous ses espoirs sur l'odeur; se brûler les doigts dans le plat mais perfectionner fièrement sa technique; avaler du sucre à pleines poignées sans peur de prendre un gramme; manger jusqu'à la peau acide du citron et se croire au paradis; marcher des kilomètres autour d'un matelas de moins d'un mètre sur

deux sans perdre l'équilibre; jouer rageusement au tennis avec une tasse en plastique qui se fracasse contre le mur, et gagner à tous les coups; se forcer à manger quand on tombe d'épuisement et s'épuiser à force de ne pas manger; passer maître dans l'humour tragi-comique; rapiécer ses fringues avec des élastiques et porter des tongs taille 35.

Arbitrer des dilemmes absurdes: faire de l'exercice pour se défouler ou bien économiser ses précieuses calories et son hygiène précaire; manger sa banane ce soir et avoir faim ce soir et très faim demain ou bien la man-

ger demain et avoir très faim ce soir et seulement faim demain; se battre pour plus d'hygiène? plus de nourriture? plus de médicaments? Choisir ses batailles, inéluctablement.

Vivre avec tout cela, dans l'extrême lenteur des jours et réinventer son rapport au temps. Tromper l'ennui par mille stratagèmes, compter les dessins au plafond; s'improviser sociologue ès fourmis; déchiffrer les inscriptions laissées sur les murs par les derniers squatteurs; réciter l'alphabet grec et les capitales du monde; apprendre par cœur comment écrire « pure huile végétale de cuisson » en arabe et s'appliquer en fendant l'air, de droite à gauche évidemment; parier sur le repas du soir: pâtes ou riz; chanter les seules chansons qu'on connaît sur le bout des doigts et réaliser qu'on n'a décidément plus les mêmes goûts qu'à 15 ans; essayer de deviner si on est dans une ancienne école, dans un ancien hôtel ou dans une maison de passe; écrire dans sa tête le florilège des meilleures répliques des branguignols qui nous servent de ravisseurs; chercher des poèmes dans sa mémoire, trouver «*Demain, dès l'aube, je partirai*» et «*Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village fumer la cheminée*»; compter le nombre de jours depuis l'enlèvement, depuis la séparation, depuis le dernier coup de fil, depuis le dernier événement, puis compter le nombre de semaines, le nombre de mois, recompter pour être sûre et tout recalculer en pourcentages. Regretter de n'avoir ni livre, ni cartes à jouer, ni papier; désapprendre l'optimisation du temps, devenir lente pour ne pas crever d'ennui.

Parfois, la vie normale me ratrape, je regarde mon poignet pour vérifier l'heure sur la montre qu'on m'a volée; ou bien j'ai l'idée de manger quelque chose pour m'occuper. Mais je reste assise là, et je ne fais rien. Je fixe cette porte qui ne s'ouvre pas. De temps en temps, pourtant,

un des gosses qui nous gardent vient prendre un cours d'anglais, parler de Michael Jackson, du Bollywood, des filles indiennes qui sont si belles et si peu chères, de l'Occident où tout le monde est riche, de la Chine où ils iront un jour peut-être pour jouer au badminton, de l'islam et des prières chrétiennes. On parle avec les mains, on rit, on partage, on est humain.

L'INSOUTENABLE SÉPARATION

Et l'instant d'après, la violence et l'inhumain. J'ai subi un simulacre d'exécution, j'ai été battue et violée plusieurs fois. J'ai vu passer toutes sortes d'armes, j'ai été étranglée, étouffée. J'ai été maintenue dans une violence psychologique intense, celle des humiliations, du harcèlement, des menaces, et avant tout de cette absurde solitude. Après trois mois de captivité, j'ai été séparée du groupe et maintenue prisonnière tout près d'eux mais sans jamais pouvoir les voir ou leur parler, à une brève et salutaire exception près. Pendant cent soixante-quinze jours, j'ai été mon seul compagnon.

Et je n'ai pas compris. Je n'ai pas compris pourquoi, si souvent, la porte d'à côté s'ouvrait sur une gamelle de thé chaud et sucré pour mes cinq copains qui en avaient bien besoin, pendant que moi qui avais les mêmes besoins je contemplais une tasse désespérément vide. Je n'ai pas compris pourquoi, pendant six mois, je n'ai pas eu droit à des vêtements de rechange alors que mes amis avaient lavé les miens plus blanc que blanc et les conservaient

pieusement de l'autre côté du mur. Je n'ai pas compris pourquoi, à chaque changement de maison, j'étais seule avec mon bandeau sur les yeux, seule à contrôler doucement ma respiration, seule à prier pour n'être ni agressée ni tuée, alors que les autres faisaient ensemble la même route, juste avant ou juste après. Je n'ai pas compris pourquoi on m'imposait la torture d'un accès hyper restreint aux sanitaires tout en autorisant mes collègues à s'y rendre librement. Je n'ai pas compris pourquoi je me suis retrouvée seule à compter mes bleus et mes bosses alors que quelques mètres me séparaient des bras consolateurs de mes copains qui n'attendaient que ça. Je n'ai pas compris pourquoi j'ai vécu assise par terre dans le silence alors qu'à côté j'aurais pu parler, jouer aux cartes et rire. Je n'ai pas compris pourquoi à eux comme à moi on a imposé cette insoutenable séparation.

Alors parfois j'ai jeté une bouteille à la mer, j'en ai pêché aussi. Une poignée de cheveux laissée comme preuve de vie; un cœur dessiné dans le savon; des vêtements qui sèchent, un, deux, trois, O.K. ils sont tous là; une quinte de toux dans le couloir et une chanson à la fenêtre; un savon emballé comme un paquet-cadeau. Et puis trois coups tapés sur le mur «ça va ?», deux coups rapides «ça va bien», deux coups lents «ça va bien mais pas top », et puis le dérisoire «ça va mal» - une dizaine de coups rapides - qu'on n'utilise évidemment jamais, pas tant qu'on est vivant. Un jour enfin, par la magie des prises

**Tromper l'ennui par mille stratagèmes;
s'improviser sociologue ès fourmis;
réciter l'alphabet grec et les capitales
du monde; parier sur le repas du soir:
pâtes ou riz...**

Chaque jour me donne un peu plus la mesure de cette blessure enfouie en moi. Je la regarde en face. Je veux guérir. Cicatriser la part sombre et cultiver la part lumineuse.

électriques somaliennes qui laissent des trous béants dans les murs, retrouver des mots après quatre mois et demi de silence, prendre des nouvelles et en donner, rire et espérer, moments volés, trop courts, si bons.

Comme tout otage, j'ai connu la peur. J'ai redouté la violence, je l'ai attendue. La souffrance était telle que j'en suis venue à préférer la violence elle-même. J'ai su qu'on pouvait trembler de peur, sentir son odeur, avoir le sang qui bout de terreur. J'ai attendu la mort qu'on m'avait promise.

Et pourtant on vit. C'est aussi bête que cela. Aussi bête que d'ouvrir la porte d'une salle de bain en sachant que des cafards risquent de tomber mais l'ouvrir quand même parce qu'il faut bien se laver.

ET RIRE! RIRE DE TOUT

Vivre par l'esprit surtout. Mes journées furent une suite d'échappées belles, dans le secret protégé de mes souvenirs et de mon imagination. Jusqu'à l'absurde, aux frontières de la folie, j'ai vécu dans la sécurité de ma tête, à l'abri de la peur et de la violence. Sans le regard de mes cootages, je n'avais plus personne pour me restaurer dans mon humanité. Je me suis réfugiée dans la pensée de ceux qui m'aiment et qui incarnent mon histoire et mon avenir. Aucune violence ne pouvait faire cesser leur affection. Et j'ai vécu. J'ai continué de rire, de chanter, de croire en l'avenir.

J'ai aussi mis à distance la violence qui m'entourait. J'ai verbalisé ce qui faisait mal, ce qui était secourable. J'ai dit mes angoisses et mes souffrances. Et j'ai réfléchi sur l'être humain. J'aurais voulu être sociologue, psy, philosophe et théologien!

Et rire ! Rire de tout, de la bêtise de ces gosses et de la kalachnikov qui leur pousse dans le cerveau depuis

l'enfance, de leur touchante naïveté d'ados, de leur façon indescriptible de ne jamais perdre la face... Rire avec eux, quand ils abandonnent le masque du méchant à la porte et s'essaient à l'humour. Rire entre otages - ou seule - de l'absurde de la situation, du décalage infini entre la gravité de l'histoire et la trivialité de ses détails. Se prendre pour Laura Ingalls dans une robe tout droit sortie d'un stock allemand qui fait dire aux ravisseurs «*You are very beautiful*» mais que nous appelons «*amish*», jouer des scènes de drague au bord de la fenêtre en regardant les étoiles comme dans une série B, se dire qu'on écrira un livre qui s'appellera *j'empeste* ouvrez la parenthèse *Chez les branquignols* fermez la parenthèse, improviser une chorégraphie sur *The Final Countdown*, faire le classement des plus beaux de mes collègues et rire comme une ado. S'abîmer dans mes souvenirs drôles et m'en inventer d'autres.

Il y eut ma foi aussi, bien sûr, immense secours. J'y ai mis mon désespoir, mes angoisses, ma sidération, ma révolte. J'y ai puisé la consolation de mes blessures, la force de chaque jour et la confiance envers et contre tout. J'y ai trouvé de quoi continuer à croire en l'Homme, et le désir de pardonner.

INSPIRER ENFIN L'HUMANITÉ

Et puis, un jour, la phrase est lancée: «*Today is home day.* » En un instant, me voilà dans les bras de mes compagnons, le soleil sur ma peau, en route, enfin. Explosion d'images, une ville qui trépigne, avec ses étals étrangement achalandés, ses minibus asiatiques, ses hommes, ses femmes et ses enfants, la vie, ses bruits et ses couleurs!

Derrière la grille de l'aéroport, il y a un Français qui dit mon prénom et m'embrasse. Ils sont venus jusqu'ici!

De cette organisation humanitaire que je connais encore si peu, je découvre un visage. Un collègue, un allié, un ami. Un homme venu pour mon bien. Je n'ai pas le temps de réaliser, déjà un autre inconnu pleure et m'embrasse.

Un peu plus tard, je marche sur le tarmac vers l'avion de la liberté. Sur ma droite, la mer et, à côté de moi, mon amie et corescapée D., qui passe son bras autour de mes épaules et me sourit. J'inspire l'humanité à pleins poumons, enfin.

Récupérer n'est pas l'affaire d'un jour. Il m'a fallu des mois avant de pouvoir verser une larme. Il faut une infinie patience pour faire le voyage de ma souffrance à celle de mes proches, percevoir l'histoire de l'autre, donner à voir la sienne, réconcilier notre histoire commune.

Chaque jour me donne un peu plus la mesure de cette blessure enfouie en moi. Je la regarde en face. Je veux guérir. Guérir sans oublier. Cicatriser la part sombre et cultiver la part lumineuse.

Je me souviens d'un regard. Deux yeux noirs, rués vers moi qui suppliais pendant que le bras tapait. Ces yeux, je les avais vus rieurs, furieux, fiers, enfantins, honteux, sympathiques, violents. Là, ils dévoraient un visage méconnaissable. Ils hurlaient. Et ils me vomissaient.

J'ai vécu, je vivrai toujours, avec le vertige de ces yeux-là. Mais je suis rentrée. Il y a d'autres yeux. Ceux-là brillent de l'attente enfin comblée. Ils m'éclaboussent de leur vie et de leur chaleur. Ils avaient conservé pour moi une profusion d'images, transcrites de cent façons en attendant de pouvoir me les donner à lire dans leurs pupilles rieuses, tendres et embuées. Regards familiers ou inconnus, ils ne disent qu'une chose. J'avais raison d'y croire.

Isabelle Lambret